

CHAPITRE XII

VOYAGE DE MAXIMILIEN

Fautes de Maximilien. — M. Ramirez, juariste avéré, est nommé ministre des affaires étrangères. — Premiers essais maladroits d'organisation d'une armée. — Considérations sur les tendances politiques de Maximilien. — Voyage de l'Empereur dans l'intérieur. — L'Impératrice régente. — Maximilien à Dolorès-Hidalgo. — Fête de l'anniversaire du cri de l'indépendance du Mexique. — Etudes de mœurs prises sur le vif. — Bazaine est nommé Maréchal de France. — Considérations concernant cette dignité. — Etats de services de Bazaine.

Les démonstrations bruyantes et chaleureuses de la population de Mexico, les fêtes brillantes et variées qui venaient de se succéder avec tant d'éclat, ne devaient cependant pas laisser oublier les devoirs sérieux qui s'imposaient pour établir sur des bases solides le trône à peine édifié.

Ces devoirs étaient nombreux et variés, trop peut-être ? Les uns comportaient l'orientation de la politique intérieure, d'autres s'appliquaient à la politique extérieure; car, si celle-ci paraissait alors peu militante, il fallait prévoir ses tendances futures, les bien apprécier et se mettre en mesure d'y faire face. Enfin, dans un ordre de choses plus positives, plus matérielles et surtout plus urgentes, ces devoirs devaient s'appliquer à l'établissement d'un régime financier qui était indispensable, comme principe de vie de tout l'édifice, au développement des richesses naturelles du pays par le commerce et l'industrie; enfin et surtout à la création et à l'organisation des forces effectives nécessaires

pour le maintien de l'ordre et de la sécurité intérieure ainsi qu'à la sûreté extérieure.

Ce programme était bien lourd pour un esprit irrésolu, versatile comme celui de Maximilien qui n'avait même pas l'art de choisir les hommes les plus qualifiés pour le secourir dans son œuvre d'organisation d'un empire fondé sur des ruines, sur un sol mouvant, et au sein d'une atmosphère constamment bouleversée par des passions qu'il devait savoir apaiser.

Que fit donc Maximilien pour satisfaire à toutes ces nécessités de la situation ? Fort peu de choses, judicieuses surtout. La première erreur que j'ai déjà signalée du reste, avait été d'écarter du gouvernement le général Almonte qui, comprenant l'importance des satisfactions libérales qu'il convenait de maintenir dans les institutions, était le seul homme politique susceptible de les faire accepter par le parti clérical, conservateur et intransigeant, qui avait appelé ou tout au moins accepté l'Empire. Il sanctionna et compléta cette faute en appelant au pouvoir comme ministre des affaires étrangères, M. Ramirez, qui avait toujours été un juariste convaincu. Le choix d'un homme aussi inféodé au parti luttant encore les armes à la main contre l'Empire, était mauvais. La mesure était trop radicale et ne pouvait que mécontenter les cléricaux sans satisfaire le parti libéral. Et puis, quel rôle pouvait donc jouer, comme mandataire des relations extérieures de l'Empire, ce diplomate de rencontre ? Aurait-il l'autorité morale nécessaire et suffisante pour soutenir la politique impériale auprès du cabinet de la Maison-Blanche, aux Etats-Unis, qui ne voulait pas reconnaître l'Empire, qui avait soutenu de toutes façons et soutenait encore la cause du président Juarez, ne cachant plus ses sentiments hostiles à l'égard du régime qu'on voulait établir au Mexique, surtout alors qu'il était débarrassé du poids dangereux de la guerre de sécession. Là était, vraisemblablement, le plus grand danger qui pouvait menacer le trône de Maximilien et don Fernando Ramirez était notoire-

ment disqualifié pour le conjurer. Les événements ne tardèrent pas à le prouver, car à une hostilité latente alors, les Etats-Unis donneront bientôt un caractère menaçant.

Il est vrai que si l'Empereur commettait une faute de lèse-sécurité intérieure, il se disposait à en atténuer les conséquences en consacrant ses premières préoccupations à la création, à l'organisation de troupes nationales. Mais comment s'y prit-il ? Au lieu de conférer tout d'abord sur ce grave sujet avec le général en chef français qui avait déjà étudié la question sous toutes ses faces, principalement au point de vue particulier qu'elle comportait, l'Empereur fit appel à une commission, ce qui est souvent la ressource des impuissants. Il est vrai qu'il en donna la présidence au général Bazaine; mais il compléta la maladresse primordiale, en lui imposant un programme compliqué et inspiré seulement par des idées d'importation et la conception qu'il avait des armées européennes; ce qui était inapplicable dans la situation où se trouvait le Mexique et surtout en raison de son état social. Aussi, lorsque le général reçut la longue lettre par laquelle l'Empereur lui exposait ses idées et développait en détail le programme auquel il voulait que la commission se conformât, ce fut, au quartier général français, une explosion de stupeur, même de découragement. Et pourtant l'Empereur avait doré la grosse pilule en exprimant à l'égard du général les sentiments les plus flatteurs et une confiance absolue dans sa compétence. L'Empereur réclamait, en outre, le concours le plus complet des officiers français auxquels le général en chef devait faire appel.

Ce qui nous parut le plus extraordinaire dans cet exposé des idées d'organisation de ses forces militaires, c'est que l'Empereur ne semblait pas se douter qu'il existait déjà un noyau important de ces forces, sous la forme de régiments, brigades, divisions, batteries; ce qui ne permettait pas d'adopter une constitution entièrement neuve, prise *ab ovo*, comme s'il n'y avait rien encore, ou bien qu'on dût ne considérer ces troupes que comme un amas de gens, une

simple matière première vivante, qu'on pouvait transformer, manipuler sans danger. Pourtant, le plus simple bon sens devait faire comprendre que des mesures spéciales s'imposaient à leur égard et qu'il était impossible de disloquer, de dissoudre des unités régulièrement constituées, les régiments surtout, pour fabriquer à nouveau d'autres unités conçues d'après de nouveaux plans. Maximilien savait cependant que ces troupes avaient été l'objet déjà des soins assidus du général Bazaine qui les avait organisées d'une façon très convenable au point de vue matériel, et, en leur procurant de brillants succès de guerre, avait développé leur valeur morale, leur esprit de corps et leur loyalisme pour la cause de l'Empire que soutenait puissamment leur dévouement aux généraux qui les commandaient et les avaient menées à la victoire. Ce serait donc une folie de détruire ces avantages acquis, par une réorganisation radicale intempestive. D'autre part, ces troupes tenaient la campagne, guerroyaient avec l'ennemi et il était impossible de les désorganiser dans de telles conditions.

Le projet de création de l'armée impériale ainsi conçu et formulé dans tous ses détails par l'Empereur, semblait irréalisable s'il n'était modifié de fond en comble par la commission. En tout cas, ce qui pour nous semblait le plus important et le plus intéressant, c'était l'appel que Maximilien faisait à l'esprit pratique et à l'expérience des officiers français. Nous savions, du reste, que l'Empereur Napoléon lui avait promis le concours le plus complet des officiers de tous grades du corps expéditionnaire pour l'organisation des forces militaires dont il devrait disposer, alors que l'armée française se retirerait, c'est-à-dire en 1867.

Mais si l'effet produit sur les Français par la rêverie organisatrice de Maximilien fut médiocre, on peut dire qu'il fut mauvais sur les officiers mexicains, anciens conservateurs ou libéraux ralliés, car ceux-ci n'étaient plus assurés d'une situation qui leur avait été cependant déjà garantie par la Régence et l'intervention. Un grand nombre d'entr'eux

voyaient suspendue sur leur tête la menace contenue dans les dispositions du projet concernant : le classement des officiers par ordre de mérite, le renvoi de ceux qui étaient incapables ou indignes de leur grade, de ceux qui n'avaient pas acquis ces grades d'une façon régulière. Ce principe d'épuration brutalement formulé, mal défini dans son application, répandit l'inquiétude et la méfiance. Ce principe avait, en outre, dans son application, le grave danger de fournir à l'institution des guerillas un recrutement d'officiers. Si l'Empereur avait bien compris les mœurs des gens d'armes qui, depuis cinquante ans de révolution, avaient cours au Mexique, il n'aurait pas formulé si inconsidérément ses intentions d'épuration excessive pour le pays et si dangereuse en raison de la composition des cadres des troupes d'alors. En outre, ce déplorable effet fut également regrettable au point de vue des chefs élevés et principalement des généraux dont les noms et le prestige étaient une garantie de la fidélité et du dévouement de leurs soldats.

En résumé, le projet d'organisation de l'armée conçu par Maximilien et inapplicable dans son ensemble, ne pouvait produire de bons résultats, et, tout au contraire, il n'en produisit que de mauvais. C'était donc encore une mesure malheureuse, et cet infortuné prince qui se qualifiait si fièrement de fondateur d'Empire, semblait voué aux maladresses. Le plus triste en cette affaire, c'est qu'il apparaissait clairement que l'Empereur subissait déjà la néfaste influence des deux conseillers d'Empire qu'il avait amenés d'Europe et principalement de celui de Belgique, M. Eloin, ce vaniteux personnage qui devait être jusqu'à la fin son mauvais génie en le détournant des conseils qui seuls pouvaient le diriger dans sa mission difficile, et en lui inspirant des mesures non réfléchies. Car, c'est encore lui, sans doute, qui, voulant favoriser quelque intérêt belge engagé au point de vue commercial, lui conseilla de décider la levée du blocus que l'intervention avait très judicieusement établi à l'égard de tous les ports du Mexique, golfe et océan Paci-

fique. Il empêcha même l'Empereur de consulter, sur l'opportunité de cette grave décision, l'ancien régent Almonte et le général Bazaine, parce qu'il aurait appris ainsi que cette mesure était déplorable, favorable seulement à la cause de Juarez, puisque c'était contre elle que le blocus avait été établi et assuré par nos navires de guerre, que c'est avec l'argent produit par les douanes des ports non occupés par nous que le gouvernement libéral pouvait encore tenir la campagne et que, d'autre part, c'est par ces mêmes ports qu'il recevait des Etats-Unis les moyens matériels nécessaires à sa résistance.

Cette influence des conseillers n'échappa pas aux esprits clairvoyants et principalement au général en chef qui comprit que ces deux hommes, M. Eloin surtout, seraient toujours, pour lui, des adversaires irréductibles parce qu'ils étaient évidemment intéressés, et insaisissables parce qu'ils s'abritaient derrière le souverain, ayant l'inconscience de protéger les hommes qui, fatalement, seraient les artisans de sa perte. Cette inconscience était d'autant plus grave que ce souverain ne devait sa situation et sa couronne qu'à l'activité et au zèle dévoué que mettait le chef de l'intervention française à aplanir les obstacles qui encombraient sa marche impériale et à étendre le domaine de son Empire, car chaque jour apportait à Maximilien une nouvelle heureuse et un gage d'espérance.

Et pourtant, afin d'établir d'une façon plus efficace et plus certaine sur l'esprit de l'Empereur leur influence morale et sur ses travaux leur ingérence indiscrète, ces personnages du conseil aulique, opérèrent une petite révolution de palais qui devait avoir des conséquences déplorables.

Exploitant habilement les inconvénients variés que procurait la chaleur extrême qui, en juillet, devenait très pénible à supporter en ville et, ravivant malicieusement le mécontentement causé à l'Impératrice par l'incident vraiment désagréable de la première nuit conjugale passée à Mexico, incident dont j'ai perpétué le souvenir piquant, faisant ainsi

appel aux bons et loyaux services des punaises palatines, ils décidèrent, l'Empereur et son auguste épouse, de fuir ce palais où on étouffait le jour, où on ne pouvait pas s'isoler la nuit, et de transporter leur habitat au château de Chapultepec qu'on avait rapidement restauré et aménagé en demeure impériale. Vers la fin de juillet, la cour se transporta à la campagne.

En agissant ainsi, M. le chef du Cabinet de l'Empereur tenait au loin les fâcheux si haut placés qu'ils fussent, rendait ainsi plus facile son immixtion dans toutes les affaires du gouvernement et resserrait les liens dans lesquels il s'efforçait d'enchaîner le libre arbitre du souverain. Pourtant cette migration ne fut pas du goût de tout le monde. En effet, si belle que fût la contemplation du panorama qu'on découvrait du haut des terrasses de Chapultepec, si frais et enchanteurs que fussent les merveilleux ombrages de son parc, ce séjour presque permanent des souverains ne pouvait faire le bonheur des beaux messieurs et des belles dames de la cour qui trouvaient les charmes austères de l'étiquette de la vie normale au palais, moins séduisants que les plaisirs plus ou moins discrets de la capitale. Mais qu'importaient à M. Eloin ces vaines considérations mondaines ?

Cependant, bientôt fatigué, sans doute par les labeurs graves et arides (?) de l'organisation du service de sa cour, de l'élaboration d'un code général des préséances, du règlement minutieux et compliqué des règles de l'étiquette, de l'établissement d'un dictionnaire de la noblesse ancienne et de celle qu'on allait créer, des règlements auxquels devaient se conformer les titulaires de charges à la cour, et enfin de bien d'autres œuvres moins ou plus importantes, l'Empereur éprouva le besoin de se reposer, de changer d'air. Et, comme il se sentait inspiré par les horizons vaporeux qui s'étaient sans cesse à ses yeux et lui cachaient l'immensité de son empire, Maximilien voulut, un jour, voir au delà et se décida à mettre à exécution un projet qui hantait son esprit depuis son arrivée à Mexico. Et puis, il

avait encore soif des ovations dont l'avaient comblé les Indiens. Du reste, l'intention était louable; il faisait bien de se montrer à son peuple et de s'efforcer de le connaître; car jusqu'à ce moment il n'avait guère vu que des villes. Enfin, cet infatigable fondateur d'Empire n'était peut-être pas fâché de se sentir, pendant quelque temps, débarrassé de ses conseillers intimes, qui ne semblaient pas divertissants tous les jours!

Il décida donc de faire un voyage dans les provinces dont les troupes françaises avaient à peu près complètement éloigné ses ennemis. Au surplus, le général Bazaine, depuis un mois, pressenti à l'égard du voyage projeté, avait prescrit des mesures et pris des dispositions militaires pour étendre encore davantage les limites effectives de l'Empire, principalement au Nord où il refoulait, dans les déserts voisins de la frontière américaine, le tenace président Juarez et les quelques fidèles qui lui restaient. Aussi, dans un rayon de 150 lieues de Mexico, il n'y avait plus de partis sérieux à redouter; c'est à peine si l'Empereur pourrait rencontrer quelques bandes de brigands uniquement préoccupés de piller, au nom de la liberté, les gens et les propriétés sans défense, et dans cette immense zone, les populations pouvaient manifester librement leur sympathie pour sa personne et son gouvernement. Aussi, Sa Majesté ne prit-elle pour l'accompagner qu'une escorte d'honneur formée de deux escadrons mexicains et d'un escadron du 5^e hussards français. A ce propos, je dois, pour la deuxième fois, signaler une étrange particularité, que je puis qualifier de manifestation d'un inexorable destin : l'officier commandant les escadrons mexicains fut encore l'inévitable colonel Lopez. Le malheureux Empereur réchauffait déjà le reptile qui devait le mordre à Queretaro!

Avant de s'éloigner de sa capitale, Maximilien institua, pour la durée de son absence, l'Impératrice régente, chargée de gouverner. Il agissait ainsi en vertu d'un décret qu'il

venait de promulguer mais qu'il avait signé avant son départ de Miramar.

Ces dispositions étant prises comme chef d'Etat, Maximilien se mit en route comme un simple touriste au matin du 11 août. Si son escorte était aussi réduite que possible, son train de voyage l'était encore davantage; il était même modeste. Une simple berline attelée de cinq mules, quelques chevaux de selle et quelques chariots composaient tout son équipage. Deux ou trois aides de camp, quelques officiers du palais, des secrétaires, un majordome formaient toute sa suite. Mais, fort heureusement pour le souverain, à ce modeste service de campagne, le général Bazaine avait ajouté un officier français qui devait fournir à l'auguste voyageur tous renseignements et indications nécessaires selon les circonstances. C'était le commandant Loysel, officier de l'état-major du corps expéditionnaire. Cet officier sut rendre de si grands services dans les détails intimes du voyage, qu'il s'acquitta, de la part du jeune souverain, une confiance qu'il devait brillamment utiliser plus tard.

La petite colonne impériale prit la route du Nord et fit, le quatrième jour de marche, son premier séjour à San-Juan del Rio, charmante petite ville, située à trente-cinq lieues de Mexico. Très dévouée aux institutions nouvelles, la population courut au devant de l'Empereur et lui fit un accueil enthousiaste.

Le lendemain était le 15 août et Maximilien, très heureusement inspiré, voulut s'associer à la Fête Nationale française qui, alors, se célébrait partout avec un patriotisme ardent et joyeux et que ne pouvaient manquer de commémorer religieusement tous les Français qui l'accompagnaient. Sa Majesté réunit autour d'elle, dans un grand banquet, tous les Français faisant partie de sa colonne et, levant son verre au milieu des soldats, elle porta, en l'honneur de « la France et de son auguste Empereur », un toast chaleureux qui fut couvert par les cris vibrants de nos ca-

valiers dont l'enthousiasme confondait les deux souverains dans leurs vœux bruyants.

Quelques jours après, l'Empereur fit une entrée solennelle, au milieu d'un enthousiasme ardent et sincère, dans sa *bonne* ville de Queretaro, ainsi qu'il se plaisait plus tard à l'appeler. Hélas, que ne mérita-t-elle toujours ce précieux qualificatif ! Il s'intéressa à tout, il admira particulièrement le gigantesque et merveilleux aqueduc, digne des Romains, qui apporte au cœur de la ville les eaux vives, recueillies au loin dans les gorges de la Cordillère. Enfin, en un matin ensoleillé, poussé, sans doute, par un cruel et ironique destin, entouré d'un cortège d'Indiens l'acclamant à l'envi, il fit l'ascension du Cerro de Queretaro, suivant les méandres d'un sentier alors plein de joies et de sourires et qui devait être, trois ans plus tard, le chemin de croix le conduisant au sanglant calvaire où furent brisés son front et sa couronne. Et, dans ce pèlerinage, il avait déjà pour guide le colonel Lopez !

Après quelques jours passés à Queretaro, l'Empereur prit la route de Guanajuato; mais, ayant dû supporter de fort mauvais temps, il venait d'arriver à Irapuato, lorsqu'il eut une angine qui l'obligea à suspendre son voyage et inquiéta les personnes de sa suite, surtout l'Impératrice qui songea, un moment, à aller rejoindre et soigner son auguste époux; elle eut cependant la sagesse de céder aux devoirs qui lui incombaient et elle resta à Mexico où, du reste, l'approche de l'anniversaire de la proclamation de l'indépendance du Mexique, le 16 septembre, l'invitait à rester pour s'associer à cette solennité patriotique.

Dès le 10 septembre, l'Empereur étant rétabli et se voyant à une petite distance de la ville de Dolorès où, à ce jour de l'année 1810, le curé Hidalgo avait poussé le premier cri de l'indépendance, l'Empereur eut l'heureuse pensée d'aller fêter lui-même cet anniversaire sur les lieux mêmes d'où Hidalgo avait déchaîné la révolution. Il se rendit, en effet, à Dolorès-Hidalgo et le 16, à onze heures du soir, au milieu

d'une immense affluence de population venue de fort loin en pèlerinage, il se rendit en grand cortège à la fenêtre même d'où Hidalgo a lancé le cri de guerre aux Indiens conjurés et adressa au peuple une proclamation conçue dans un magnifique langage, remplie des plus nobles sentiments et toute vibrante du plus pur et plus ardent patriotisme. Avec un tact d'une remarquable habileté, Maximilien sut associer à ses sentiments mexicains l'action de la France et de son souverain qui, par leur intervention, venaient de consacrer et fortifier l'indépendance du Mexique. Ce discours produisit dans le pays une immense impression.

Après les enthousiasmes soulevés à Dolores, à Guanajuato, ville industrielle incrustée dans les roches argentifères les plus riches de la Cordillère, l'accueil fait au souverain fut plutôt froid, et pourtant les sentiments généreux et aventureux de Maximilien l'entraînèrent à descendre dans une mine. C'était hardi en présence des manifestations peu sympathiques de la population ouvrière, essentiellement libérale; mais il voulait à tout prix conquérir les ennemis du parti qui l'avait appelé. Ce n'en était pas moins une faute et heureusement elle n'eut pas de conséquences regrettables.

Au sortir des gorges de la montagne, Maximilien poussa jusqu'à Leon, mais renonça à s'enfoncer plus loin vers l'Ouest, dans les contrées tout récemment pacifiées par nous. Il redescendit vers le Sud, dans le grand bassin du *Rio grande de Lerma*, allant rendre visite à notre ami, le *senor* Condé de Velarde; l'amitié d'un si opulent grand seigneur n'était point à dédaigner. Puis il se dirigea vers Morelia, grande et riche ville du Sud, où il arriva le 11 octobre, deux mois après son départ de Mexico. Bien long voyage pour un mince résultat, car rien de caractéristique ne signala cette monotone et presque inutile randonnée; l'Empereur, au contraire, rencontra plus de vicissitudes et de tribulations que de vraies satisfactions. Si les populations lui paraurent sympathiques et heureuses de l'acclamer, le ciel ne se montra pas du tout clément, car il répandit, presque

constamment, sur sa tête ses plus abondantes cataractes. Souvent la caravane impériale faillit disparaître dans les bourbiers ou les fondrières et se trouva, en maintes circonstances, aux prises avec des difficultés matérielles fort embarrassantes. D'incidents militaires ou dramatiques, l'auguste voyageur touriste n'en eut pas les plus minces émotions. Mais, grâce à certaines anecdotes plus ou moins banales et singulières, le souverain put se former un jugement fondé sur les habitudes et les mœurs variées des fonctionnaires mexicains et des membres du clergé. A ce dernier point de vue surtout ses réflexions durent être éminemment suggestives. Ici, c'est un évêque qui, se trouvant mal logé à son siège épiscopal, a pris l'habitude de résider à Mexico; là, c'est un pays où, depuis nombre d'années, on ne baptise plus les enfants des Indiens, sans doute parce que les parents ne peuvent pas payer convenablement les frais de ce sacrement. Ailleurs, dans un pueblo où l'Empereur est installé depuis plusieurs heures, le curé de la paroisse se présente à lui et s'excuse de ne s'être pas trouvé à son arrivée, en prétextant qu'il revenait de voyage ayant été conduire *son fils* à la confirmation de l'évêque !! Enfin, c'est au cours de ce voyage que l'Empereur rencontra, dans une petite paroisse, un prêtre qui sut capter ses sympathies, et l'emmena avec lui; c'était le padre Fischer. Cet ecclésiastique était d'origine allemande; élevé dans la religion réformée, lorsqu'il fut adulte, il vint en France, se convertit à la foi catholique et se rendit à Rome où il entra dans les ordres. Plus tard, à la suite et sous l'influence de circonstances particulières, il quitta l'Europe et vint au Mexique, où il était, depuis nombre d'années, desservant de petites paroisses; telle est l'histoire qu'il conta mais que j'aurai à compléter. L'Empereur, touché, sans doute, par cette odyssee intentionnellement incomplète et aussi par des aptitudes et des qualités dont le malin padre eut le talent de faire valoir le prix, l'attacha à sa maison comme chapelain. On verra, par la suite, qu'il sut exploiter la situation et, d'un modeste

directeur de conscience, parvint à devenir un personnage, même une puissance, toute occulte qu'elle s'efforça d'être. En tout cas, c'est encore le mauvais génie de Maximilien qui lui fit faire cette acquisition fortuite et malheureuse pour tout le monde.

Pendant cette trop longue absence du souverain, peu d'événements saillants se produisirent à Mexico; l'Impératrice conduisait les affaires courantes avec intelligence, fermeté et un tact remarquable. Il est vrai que toutes les grosses questions restaient en suspens.

Quant à l'action personnelle et en quelque sorte technique militaire de l'intervention, le général en chef achevait de consacrer l'occupation des contrées les plus lointaines, de refouler vers la frontière du Nord ou plutôt de disperser les derniers fragments des forces militaires de Juarez et conséquemment de faire perdre tout espoir aux généraux et aux hommes politiques importants, restés jusqu'au bout fidèles à sa cause, et qui, grâce aux démarches habiles du général Bazaine, se décidaient à faire adhésion à l'Empire. Le nombre de ces ralliés augmentait sérieusement et on était en droit de considérer, à cette époque, comme gagnée la cause de Maximilien.

Pendant que l'Empereur du Mexique errait à cent lieues de sa capitale, glissait sur les flots de l'Océan une nouvelle qui allait témoigner à notre brave petite armée toutes les satisfactions de l'Empereur Napoléon. De nombreuses récompenses étaient accordées au corps expéditionnaire et le plus grand honneur auquel peut atteindre un soldat victorieux était fait à son chef suprême qui, depuis deux années, ne lui avait procuré que des victoires. En effet, c'était le soir d'une des premières journées d'octobre, Vera-Cruz avait déjà signalé l'arrivée du courrier de France et chacun attendait impatiemment la venue des lettres du pays. Le général Bazaine revenait en voiture de sa promenade habituelle au Paseo; lorsqu'il sortit de son coupé, il nous regarda avec un étrange sourire, se tourna vers l'officier qui

l'accompagnait et lui dit : « Dites-leur la nouvelle ! » — « Oui, Monsieur le Maréchal ! » répond solennellement notre ami, le capitaine Legué. Ce fut, de notre part, une explosion de joie et, en embrassant notre chef aimé, nous vîmes des larmes s'échapper de ses yeux : « Comme l'Empereur est bon !... Oui, mes enfants, il me nomme Maréchal de France ! » Et il nous donna la lettre autographe de l'Empereur que le brave commandant Willette, notre chef de file, nous lut avec onction et d'une voix tremblante d'émotion. Une heure après, le vieux vin français moussait à pleins bords dans les coupes de cristal ; une joie folle avait envahi le quartier général.

La nouvelle s'échappa aussitôt du palais de San-Cosme et s'envola, sur des ailes électriques, dans toute la ville de Mexico d'abord, dans tout le Mexique ensuite où le général, qu'on appelait Bazaine tout court, était aimé et admiré par tous, honoré et estimé par ses adversaires même. Dans la soirée, ce fut, au quartier général, une procession de féliciteurs et une avalanche de félicitations écrites, aussi bien du corps expéditionnaire que de toutes les personnalités mexicaines, l'Impératrice Charlotte en tête. Puis, quelques jours après, Maximilien adressa une lettre des plus flatteuses et des plus caractéristiques, honorant également le prince qui l'avait écrite et le grand dignitaire français à qui elle s'adressait. Il est bien regrettable que ce souverain n'ait pas toujours conservé au cœur les sentiments pleins de noblesse qu'il exprimait avec une grande sincérité et dont le Maréchal fut profondément touché.

Je ne puis signaler, sans la souligner, cette élévation à la plus haute dignité à laquelle, alors, pouvait atteindre un soldat de la France, car l'homme qui en fut l'objet, fut, en un jour de malheur national, emporté par un cyclone où sombrèrent la plupart de nos gloires et, par un inexorable destin, offert en victime expiatoire à notre orgueil national humilié.

La caractéristique principale qui se dégage du fait, c'est

qu'en trente-trois ans, un simple soldat français est devenu maréchal de France.

En 1831, muni d'une solide instruction qui l'avait amené jusqu'au seuil de l'Ecole Polytechnique, le jeune étudiant de 18 ans, Bazaine, fut séduit par le début de la guerre d'Afrique que venait d'illustrer la prise d'Alger, et s'engagea comme modeste fantassin dans un des corps guerroyant sur cette terre qui allait devenir une partie de la France. Bien doué au point de vue moral et intellectuel, zèle, chauvinisme, dévouement, sentiment du devoir, esprit de discipline, le petit soldat qui possédait ces vertus gagna rapidement l'épaulette par sa bravoure et son entrain. L'officier continua à se faire remarquer en toutes les circonstances, si fréquentes alors, où parlait la poudre, et elles furent nombreuses les actions d'éclat qui le mirent en relief. Capitaine de chasseurs à pied, il fut très grièvement blessé à un de ces durs combats qui furent la gloire de notre vieille armée d'Afrique et illustrèrent les Bugeaud, les Changarnier, les Lamoricière, etc... On le revit en Crimée, colonel puis général ; c'était toujours le chef prudent, habile, d'une bravoure froide, réfléchie, communicative, qui arrête les défaillances. En Italie, général de division, il est le glorieux vainqueur de Melegnano, puis un des héroïques assaillants de la tour de Solférino. Au Mexique, il a toujours conduit les opérations les plus dures, les plus difficiles, avec un art et une science remarquables et sa bravoure légendaire. Toutes les fois qu'il a mené ses troupes au combat, il a vaincu. Enfin, la merveilleuse campagne qu'il vient de terminer dans l'intérieur de l'immense Mexique, en a fait un stratège et, par la conduite de l'intervention dans les affaires mexicaines, il s'est révélé un administrateur et un politicien remarquable.

Bazaine avait bien gagné le bâton de Maréchal que lui donnait l'Empereur.